

Publications du Groupe Auguste Comte. — II

GEORGES DEHERME

La Culture sociale de la Race

Ordre et Progrès

Prix : 0 fr. 75

PARIS
6, Boulevard de la Madeleine (IX^e)



Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit.

En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. En conséquence, il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.



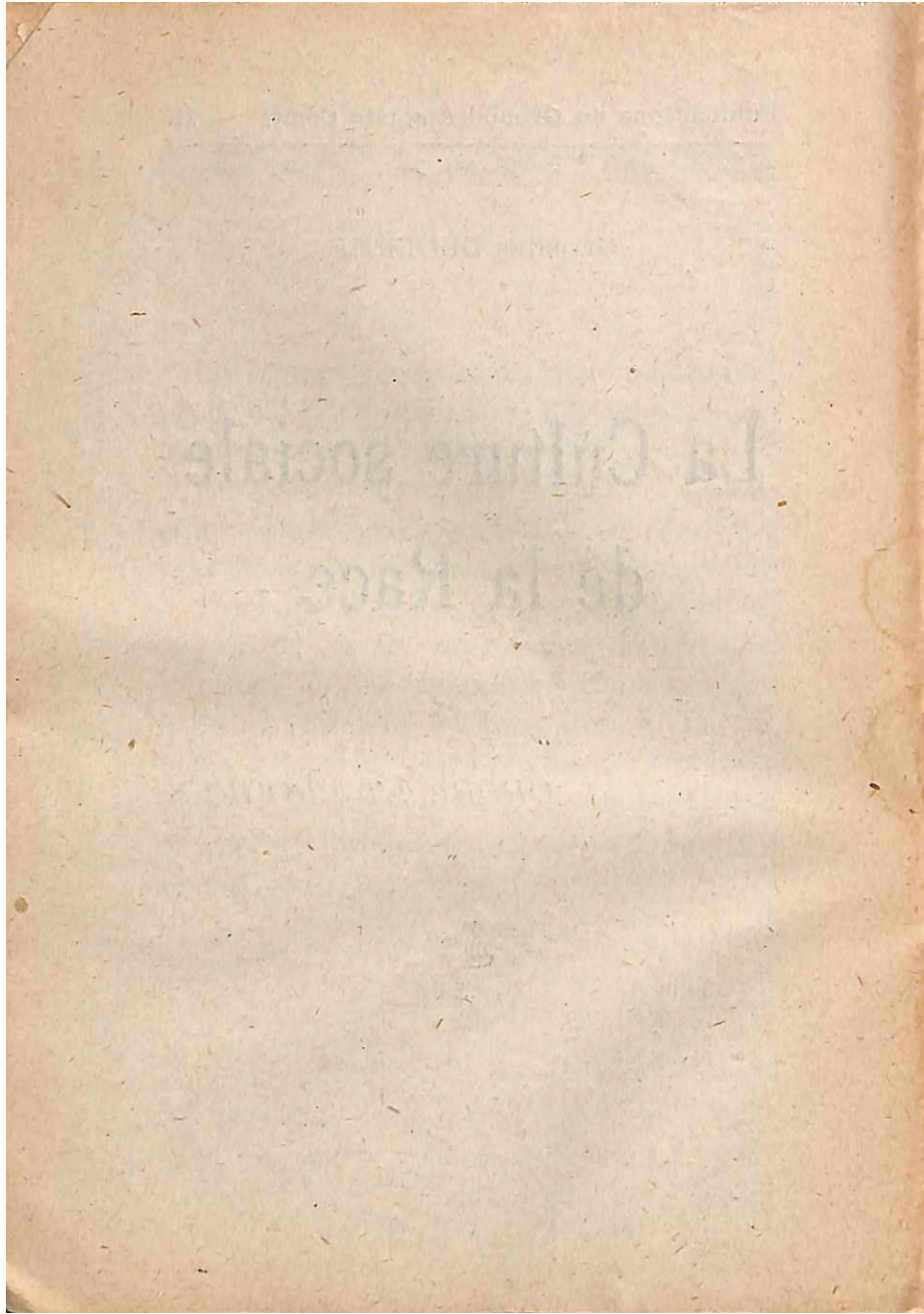
Publications du Groupe Auguste Comte. — II.

GEORGES DEHERME

La Culture sociale
de la Race

ORDRE ET PROGRÈS





LA CULTURE SOCIALE DE LA RACE

L'argent nous a fait oublier l'homme. Toute notre éducation est à reprendre. Notre vie n'a aucun sens. Car tout est subordonné à l'argent.

À voir la foule qui, avant la guerre, envahissait les champs de course, il semblait bien que l'amélioration des races chevalines fût l'aspiration la plus vive de la démocratie consciente.

D'autre part, plus sérieusement, on entretient des haras, on enseigne la zootechnie, on ouvre des concours, on distribue des primes, des récompenses aux meilleurs éleveurs, on s'occupe avec soin, et de toutes manières, de la reproduction et de l'amélioration des types animaux les plus utiles.

Pour l'espèce humaine, il n'en va pas de même. Tout est laissé au hasard : la dot ou la « situation », dans la bourgeoisie ; les caprices des rencontres, des appétences sexuelles, dans le peuple. Si l'on parle de l'enfant, c'est pour convenir qu'on n'en aura pas ou qu'on se limitera à un ou deux. Les femmes surtout, elles ne veulent plus être entravées que par le couturier.

I. — L'eugénique.

Depuis quelques années, un mouvement s'est créé pour réagir contre une négligence aussi funeste. C'est l'eugénique, dont la théorie nous vient d'Angleterre, par Darwin et Galton ; et la pratique, un peu simpliste, des États-Unis.

D'après F. Galton, « l'eugénique est l'étude des

causes, soumises au contrôle social, pouvant améliorer ou affaiblir les qualités de race des générations futures, soit mentalement, soit physiquement ». Pour Wallich, « c'est la science de la bonne procréation, la gardienne de la santé de l'espèce et du bonheur de l'individu ».

L'eugénique a ses ligues, ses revues, ses livres, ses congrès, et même sa législation.

En Allemagne, c'est l'« *Internationale Gesellschaft für Rassen hygiene* », dont les membres s'efforcent, nous dit M. Lucien March, « de recueillir des généalogies de familles, des données biologiques ou anthropologiques, relatives aux caractères physiques ou mentaux, et tous éléments susceptibles de servir à l'étude de l'hygiène de la race, chez les peuples de race blanche ». En Angleterre, c'est « *The eugenic education Society* », fondée en 1908 par Galton, et qui se propose, nous dit encore M. March, « d'amener l'opinion nationale à prendre conscience de sa responsabilité à l'égard des générations futures, de mettre en évidence les effets les plus certains de l'hérédité, et de répandre les notions favorables à la race, dans l'enseignement, dans la vie privée et dans la vie publique (1). Enfin, aux États-Unis, en 1910, il a été créé, par l'« *American Breeders Association* » un « *Comittee of Eugenics* ».

Ces efforts seraient des plus louables s'ils n'étaient tentés par des savants spécialisés qui ont une fâcheuse tendance à se confiner dans un matérialisme physiologique étroit. Ils n'ont que des préjugés en matière sociologiques. Confondant le spirituel et le temporel, ils s'en remettent trop exclusivement au mécanisme étatique. Or les mœurs ne s'établissent point par des lois. On ne généralise, on n'éternise pas

(1) Grâce à F. Galton, l'Université de Londres possède un laboratoire de recherches eugéniques.

les expédients législatifs sans faire surgir, avec la pire tyrannie, la pire anarchie.

Aux États-Unis, les moyens les plus baroques ont été préconisés et prescrits. On avoue que c'est trois millions d'individus tarés, infirmes, aveugles, sourds, rachitiques, syphilitiques et tous autres contagieux, imbeciles, épileptiques, aliénés, débauchés, alcooliques, anormaux en tous genres, prostituées et criminels qu'il faut supprimer, à tout le moins socialement. Et le principal argument, c'est que ces « indésirables » coûtent 200 millions de dollars par an au budget des États.

Ainsi, le révérend W. P. Summer et le rabbin Selbermann réclament le certificat médical obligatoire pour le mariage religieux ; le révérend Parkurst demande qu'on interdise le mariage surtout aux tuberculeux ; le révérend Samuel Fallows, les biologistes Rutgers et Rytina préconisent la stérilisation chirurgicale des imbeciles et des délinquants habituels ; Rytina ajoute : l'avortement obligatoire pour les dégénérés, l'encouragement au suicide, l'interdiction de procréer, de se marier pour les suspects.

Ces divagations ne laissent pas d'être inquiétantes, car elles se répandent facilement et ne tardent point à passer dans les lois.

Déjà, dans la plupart des États de l'Amérique anglosaxonne, l'interdiction du mariage doit être prononcée quand le certificat médical exigé est défavorable, ou dans certains cas : unions entre cousins, entre blancs et noirs, mulâtres, jaunes ou rouges. Dans l'État de Missouri, des magistrats sont tenus d'apprécier à vue d'œil ou de nez la dose de sang noir d'un fiancé ; en Californie, l'« immoralité » ou l'ivrognerie. Il va de soi que le mariage des idiots, imbeciles, épileptiques et indigents est annulé.

On imagine à quels abus, à quels odieux chantages

ces dispositions peuvent donner lieu. En France, nous avons vu se créer une catégorie de médecins pour certifier les accidents du travail suspects. Avec une législation eugénique, il en serait de même. Et si, pour ce délicat office, on avait recours à des praticiens fonctionnaires, ce serait pis. Les fiancés impécunieux auraient à prouver qu'ils sont de bons électeurs radicaux-socialistes.

La vertu civique, sans doute, n'est pas plus résistante aux États-Unis. Et la preuve, c'est qu'on a prévu, contre les fraudes, des pénalités sévères, qui vont, au Michigan, par exemple, jusqu'à cinq ans de prison. Mais il n'y a pas de vertu civique, pas de coercition pénale qui tiennent contre tant de sottise et toutes les lois inéluctables de la nature sociale.

On est allé plus loin encore. Entre autres, par la vasectomie (résection partielle du canal déférent) chez l'homme et la vallectomie (ligature des trompes de Fallope) chez la femme; la stérilité chirurgicale absolue est prescrite pour les délinquants habituels, les alcooliques, les imbéciles, etc., par la loi de mars 1907 en Indiana, la loi de février 1910 au Connecticut, et, depuis 1912, en Californie, dans l'Iowa, la Nevada, le New-Jersey, à Washington et à New-York. Déjà, il y a six ans, dans l'Indiana, plus de 800 individus, détenus à la prison de Jeffersonville, avaient subi cette opération. Depuis, 300 autres l'ont subie en Californie.

En Suisse même, à l'asile de Zurich, la vasectomie aurait été pratiquée sur plusieurs hospitalisés; mais avec leur consentement, assure-t-on.

Les eugénistes, il est vrai, ne se lassent point de nous rappeler la célèbre famille Jucke, dont les descendants, issus des cinq filles d'un ivrogne, ont donné, en un siècle et demi, plus de 200 voleurs et assassins, 100 prostituées, 300 malades, infirmes et

idiots, qui ont coûté des millions de dollars au budget public. Actuellement, il y en aurait encore 830 enfermés dans les prisons et les asiles.

Certes, l'exemple est émouvant. Il l'est trop.

Quelle est la part de l'hérédité, ici, et quelle celle des circonstances et de l'éducation? Nul ne le saurait dire. Quelle est la famille qui n'a pas un ivrogne dans son ascendance?

Il y a le milieu social. Nos savants biologistes n'en tiennent pas de compte.

La guerre même n'est pas un facteur dysgénique sans contrepoids. Sans doute, elle ne va pas sans un effroyable massacre des plus vigoureux, des plus vaillants. Mais ce ne sont pas là les seules qualités qui font une race supérieure. D'ailleurs, les femmes restent. Pour elles, la concurrence sexuelle se faisant plus vive, il s'établira une sévère sélection des mères. Il y a plus. Par la victoire qui la finira, la guerre exaltera toutes les énergies morales. Et, pour la culture sociale de la race, c'est ce qui importe surtout.

Nos vues sur l'hérédité sont encore bien vagues. S'il est vrai que les caractères mendéliens — et notamment la débilité mentale — se transmettent sûrement, des conditions nouvelles, une hygiène, un dressage appropriés ne peuvent-ils point modifier cette fatalité physiologique?

Pour procréer on est deux, et tous les ancêtres. Si l'atavisme se montre trop souvent pour les défauts, il doit apparaître aussi pour les qualités. Au tréfonds, tous les hommes d'une même civilisation ont le même subconscient où commande impérieusement la même voix des morts communs. C'est la société surtout qui les particularise, et pour son service. Le parasitisme est toujours signe de désordre.

Et puis, même en accordant plus d'importance qu'elle n'en doit avoir à l'hérédité physiologique

immédiate et directe, qui sait ce que peut donner, en bien comme en mal, la combinaison de deux vices ou de deux qualités ? Dans le couple le mieux choisi, il y a des parties suspectes ; ce sont ces parties seulement qui peuvent être transmises, en s'additionnant ou en se multipliant l'un par l'autre. Chez la plus abjecte prostituée et le plus vil chenapan, il y a des parties pures et nobles : et cela, atténuant réciproquement les fâcheuses impulsions, s'ajoutant et se combinant, peut donner un être supérieur. Ce serait plus fréquent, sans doute, si le milieu familial, suivant le cas, ne redressait ou ne corrompait les dispositions natives.

L'homme est devenu un être social. On ne le « croise » pas comme un animal. Son moral a plus d'importance que son physique. Et ainsi il est autrement complexe qu'un bœuf de boucherie, un mérinos à laine, un cheval de selle, de trait, ou de course. Les éleveurs ne recherchent que des qualités matérielles. Par sélection et ségrégation, ce sont celles qu'on peut obtenir avec quelque assurance. Encore ne faut-il point négliger les soins spéciaux, l'alimentation appropriée et, nonobstant, n'est-on pas garanti contre tout mécompte.

Vraiment, c'est attacher un trop haut prix à des opinions insuffisamment assises et à des connaissances incertaines que d'en tirer une législation aussi dure. — et d'ailleurs inefficace.

II. — Le malthusisme

Certes, il faut que l'opinion publique, éclairée et dirigée, indique le devoir de ne pas se marier, à tout le moins de ne pas procréer, à ceux qui ne peuvent que transmettre leurs maladies ou leurs tares. Mais

c'est affaire du spirituel, non du temporel ; de la persuasion, non de la contrainte.

Jadis, ce frein de l'opinion publique agissait énergiquement. Aujourd'hui encore, il n'est pas sans action en province, où tout le monde se connaît, où l'histoire des familles se suit depuis plusieurs générations. Mais, dans les grandes villes, tout devient anonyme : les dettes et la fortune mobilière, les vices et les tares.

Au surplus, les parents n'en demandent pas tant. Pour leurs fils comme pour leurs filles, une seule chose les intéresse, — et c'est un chiffre.

Et donc tous les efforts portent à grossir ce chiffre. D'abord, pour ne le pas diminuer, on n'a voulu qu'un seul enfant. C'est l'origine du malthusisme des classes moyennes.

« En comparant les départements de grande et de petite culture, dans l'ensemble des départements agricoles de la France, dit M. Lucien March, j'ai constaté que dans ceux de grande culture la natalité était plus forte, elle avait moins diminué que dans ceux de petite culture. Constatations analogues quand, parmi les départements industriels, on compare les départements de grande industrie à ceux où domine la moyenne industrie. »

Dans un rapport présenté à l'Académie de médecine, Charles Richet et A. Pinard ont noté que « la cause de la décroissance de la natalité en France ne résulte pas d'une impuissance physiologique de la race : sauf exceptions, elle est due à une restriction volontaire de la fécondation naturelle, soit en vue de réduire les charges familiales qui, actuellement plus que jamais, augmentent progressivement avec le nombre des enfants, soit pour obéir à des considérations égoïstes et matérielles ».

Bien dit. Mais ces éminents biologistes, empié-

tant sur un terrain qui n'est plus de leur compétence, n'imaginent rien de mieux, pour combattre l'effet que d'aggraver la cause qu'ils ont reconnue, en faisant appel aux « considérations égoïstes et matérielles ». Ils proposent l'intervention de l'État, des décharges d'impôt, des primes, etc... Dans *Croître ou disparaître* j'ai montré que ces expédients n'ont jamais eu et ne pourront jamais avoir d'effets. La gestation est une souffrance, une longue gêne physique, un risque de mort. Cela ne se paie pas. Il y faut l'instinct ou la notion du devoir. Il y faut aussi l'ordre, qui est la sécurité, la continuité, l'unité morale. Et la preuve flagrante, dont MM. Richet et Pinard auraient tenu compte s'ils n'étaient pas si étrangers aux méthodes de la sociologie positive, c'est que ce sont précisément, et toujours, les plus pauvres qui ont le plus d'enfants. Ce ne sont pas les prolétaires qui ont peur de la pauvreté.

La bourgeoisie a abdiqué. Elle s'est enrichie d'or, elle s'est appauvrie de nerfs et de sang.

Nous ne savons pas comment l'hérédité intervient et se combine chez nos descendants ; mais il est certain qu'une nation se perd et qu'une race dégénère s'il n'y a plus assez d'enfants, non seulement pour se maintenir, mais encore pour se développer. Nous comptons 300.000 mariages et 750.000 décès par an. C'est donc trois enfants qu'il faudrait par famille pour maintenir seulement notre population. Il faut croître ou disparaître. C'est la loi de tous les organismes.

Socialement aussi. L'enfant unique est d'abord l'enfant mal élevé. Le premier enfant est généralement le moins réussi. « Peu d'enfants, mais de beaux enfants », disent les malthusiens plus ou moins eugénistes. C'est une niaiserie ; car la quantité seulement peut donner la qualité. Les Goncourt l'ont noté dans

leur *Journal* : « La beauté du sang ne se fait que dans la prodigalité de la procréation humaine. Il n'y a que les races, que les peuples, que les quartiers de ville ne *malthusianisant* pas qui jettent dans le flot de la fécondité naturelle de beaux enfants. »

Quand on a peu d'enfants, ils sont mal élevés et, nécessairement, de qualité médiocre : l'abaissement rapide, en un siècle, du niveau intellectuel et moral de la bourgeoisie en témoigne assez. Enfin, il y a la corruption morale et le détraquement physique qui découlent des pratiques malthusiennes.

En général, c'est le premier né qui est chargé de toutes les tares de son ascendance. Au contraire, les hommes les plus remarquables sont presque toujours les derniers nés, et même, souvent, ils sont issus de parents plutôt âgés. D'autre part, quand la liberté de tester, quand le régime successoral permettent de maintenir le foyer, ce sont les cadets qui, ayant à conquérir leur place, déploient l'activité, l'ingéniosité, l'esprit d'entreprise dont ils sont capables.

Ce sont les natures exceptionnellement douées qui stimulent la civilisation et qui lui font une âme ; à tout le moins, on concédera que plus il y a d'enfants, plus on a de chances de voir surgir des hommes supérieurs.

Le seul malthusisme eugénique rationnel serait celui qui prescrirait, plus encore que l'avortement, l'infanticide à la spartiate.

Le simple malthusisme est beaucoup plus efficace pour exténuer la race que toutes les mesures eugéniques pour la fortifier et la relever. Et le malthusisme spontané est le pire.

La bourgeoisie en a donné le funeste exemple. Ayant remplacé la noblesse, elle a tenu à s'en assurer tous les privilèges héréditaires. Elle n'a omis que les charges de sa nouvelle condition patricienne.

L'épée reconnaissait une règle : l'honneur. Le plus fort n'était le plus grand que s'il était aussi le plus brave et le plus dévoué. L'argent n'a d'autre règle que de s'accumuler. Rien ne le contient que lui-même. C'est le plus gros amas, d'où qu'il provienne, qui l'emporte. Le plus riche est le plus puissant. L'homme ne compte plus, ni son corps, ni son cœur, ni son âme. L'entassement d'or est le seul but. La société, la race, le bonheur, rien ne vaut là-contre.

Ainsi se marque le rang. Une brute qui a un coffre-fort rempli passe devant l'homme qui n'a qu'un cœur et un cerveau.

On a dit que toutes les classes dirigeantes sont malthusiennes. Elles ne le deviennent qu'en devenant usurpatrices, quand elles négligent le service social qui seul légitime leurs privilèges et leur assure un prestige nécessaire; la noblesse, par exemple, ne cessa d'être prolifique qu'en se faisant courtisane; auparavant, l'ainé s'appliquait à garder l'honneur de la maison; les cadets, à l'agrandir. Elles deviennent malthusiennes encore quand une législation niveleuse ne leur laisse que le pouvoir de jouir. Pour les grands devoirs, disait Comte, il faut de grands pouvoirs. Nous nous acharnons, sous prétexte d'abroger les abus qui leur sont inhérents, à détruire les pouvoirs.

Maintenant, ce n'est plus l'homme qui vaut, et ses services, c'est l'argent qu'il détient et qui le peut dispenser de tout, même d'humanité. Pour le reste, l'apparence suffit et le vernis s'achète.

Le Code civil reflète l'égoïsme dissolvant qui l'inspira. Pour ne pas diminuer sa fortune par les frais d'éducation, les dots, le partage successoral obligatoire, on veut n'avoir qu'un enfant. « La France est en liquidation perpétuelle, a dit J. B. V. Coquille.

Les rédacteurs du Code civil ont rêvé l'égalité des Français par l'égalité forcée des partages de successions. Ils ont du moins obtenu ce résultat d'empêcher toute association de se fonder, toute famille de se perpétuer. »

Malheureusement, le peuple, lui aussi, prétend à « monter ». Quand il ne va pas au cabaret ou aux courses, c'est pour étudier la cote de la Bourse. Il thésaurise avec acharnement.

Dès l'école primaire, ne lui a-t-on pas prêché les vertus de l'épargne? Comme l'a remarqué Arsène Dumont, « on a le nombre d'enfants de la classe à laquelle on veut appartenir ». Si l'accroissement formidable des classes moyennes, en réduisant la production utile, en favorisant tous les gaspillages, ruine la société, il faut reconnaître qu'elle préserve la bourgeoisie inapte d'une destitution méritée.

III. — La puériculture.

Même en ne considérant que l'utilitarisme amoral le plus grossier, le malthusisme spontané ou volontaire reste une absurdité. A moins d'aller jusqu'à l'infanticide, il ne réalise qu'une sélection hasardeuse, le plus souvent à rebours. Ce sont les meilleurs qu'on s'abstient de procréer. Les conséquences même immédiates du malthusisme sont donc des plus pernicieuses, — pour l'individu, pour la race comme pour la nation.

On a préconisé la puériculture. C'est, d'après un gynécologue, le professeur Pinard, qui s'en est fait le protagoniste, « la recherche des connaissances relatives à la conservation et à l'amélioration de l'espèce humaine ».

Voilà tout un enseignement à organiser. Surtout

pour la femme. Durant la grossesse, l'allaitement, dans la première enfance, tant de soins seraient à prendre qui sauveraient ces chétives existences et les fortifieraient ! En France, où le nombre des naissances ne dépassait plus 800.000 par an, il mourait 135 à 150.000 enfants en bas âge, dont plus d'un tiers par gastro-entérite, conséquence souvent d'une mauvaise alimentation.

Il y a bien des préjugés à redresser, bien des négligences à avertir et à secouer. Mais cela ne donnera que ce que ça peut donner. Ce n'est pas tout. Il y a des ignorances et des préjugés sociaux autrement redoutables, et contre quoi les médecins, les biologistes ne peuvent rien.

Quand ceux-ci ont voulu aller plus loin que cette instruction spéciale des jeunes mères, ils ont commis les mêmes fautes que les eugénistes. Les lois d'hygiène, comme toutes les mesures législatives, n'ont pas eu les effets qu'on espérait et elles ont eu ceux qu'on eût dû redouter.

Le moins qu'on puisse dire des œuvres recommandées au nom de la puériculture : crèches, pouponnières, etc., c'est que, s'attachant aux seuls effets visibles, elles aggravent les causes profondes, le mal, en poussant la femme, l'épouse, la mère à l'atelier ou aux occupations qui l'éloignent du foyer. Il n'y a qu'une exception à faire pour les consultations de nourrissons. Les médecins y peuvent être utiles en donnant d'excellents conseils spéciaux.

C'était se tromper encore que de présenter la puériculture comme un remède suffisant au malthusisme. Diminuer la mortalité infantile est bien, mais ne vaut pas, pour la vigueur et le développement de la race, d'accroître la natalité. La mort est la grande trieuse. Vous lui arrachez un être malingre : s'il est en surplus, certes, il y a gain ; mais s'il doit rem placer

un être plus robuste, il y a perte. Et, avec le souci qu'on a de n'avoir qu'un enfant, deux au plus, c'est ce qui arrive. Nous sommes en présence d'une véritable maladie sociale, c'est un remède social qu'il faut. Voilà ce que les biologistes n'entendent pas assez.

IV. — L'erreur sociale.

Si, d'aventure, l'enfant de bourgeois, le plus souvent enfant unique ou plutôt garçon unique, n'est pas tout à fait un dégénéré, la stupide sollicitude des parents y pourvoit. Après que la mère l'a gâté, éterné de tendresses hystériques, le père, systématiquement, entreprend de l'abrutir. Le cœur se pourrit d'abord, puis le cerveau s'embrume, se déséquilibre ou se détraque, enfin le corps se débilité.

On le surmène, cet enfant. C'est une bête à gagner de l'argent qu'on dresse. Et, trop tôt, il sait que ce sera son principal rôle dans la vie. Personne ne lui apprend qu'il y en a d'autres, plus nobles : produire, se rendre simplement utile, vivre vraiment. Si son âme n'est pas illuminée par la flamme du génie ou l'embrasement des apôtres, il ne cherchera qu'à jouir de sa fortune ou « arriver », c'est-à-dire s'enrichir. En tout cas, il « arrive » sûrement à la goutte, à la neurasthénie et au désespoir.

Le père fait un placement. Tant d'argent dépensé pour ce dressage — on ne compte pas la mort — devra rapporter tant. C'est le résultat de tout notre enseignement d'État avec primes.

« Sans doute, dit Taine, quelques esprits, très prompts et très robustes, résistent à ce régime; tout ce qui leur est ingurgité, ils l'absorbent et le digè-

rent ; après la sortie de l'école et la conquête de tous les grades, ils gardent intacte la faculté d'apprendre, de chercher, d'inventer et composent la petite élite de savants lettrés, artistes, ingénieurs, médecins, qui, dans l'exposition internationale des talents supérieurs, maintient à la France son ancien rang. Mais les autres, en très grande majorité, au moins neuf sur dix, ont perdu leur temps et leur peine, plusieurs années de leur vie, et des années efficaces, importantes ou même décisives : comptez d'abord la moitié ou les deux tiers de ceux qui se présentent à l'examen, je veux dire les refusés ; ensuite, parmi les admis, gradués, brevetés et diplômés, encore la moitié ou les deux tiers, je veux dire les surmenés. On leur a demandé trop en exigeant que tel jour, sur une chaise ou devant un tableau, ils fussent deux heures durant, et pour un groupe de sciences, des répertoires vivants de toute la connaissance humaine ; en effet, ils ont été cela, ou à peu près, ce jour-là, pendant deux heures ; mais un mois plus tard ils ne le sont plus, ils ne pourraient pas de nouveau subir l'examen ; leurs acquisitions, trop nombreuses et trop lourdes, glissent incessamment hors de leur esprit et ils n'en font pas de nouvelles. Leur vigueur mentale a fléchi, la sève féconde est tarie ; l'homme fait apparaît, et souvent c'est l'homme fini. Celui-ci, rangé, marié, résigné à tourner en cercle, et indéfiniment dans le même cercle, se cantonne dans son office restreint ; il le remplit correctement, rien au delà. Tel est le rendement moyen ; certainement, la recette n'équilibre pas la dépense. »

L'Université ne voit que l'abstraction qu'est l'individu. Là encore l'individualisme détruit la personnalité.

Le service social, véritable but de l'éducation, nul n'en a cure. On ne vise qu'au talent marchand à

obtenir coûte que coûte. Si l'enfant, pour son malheur, a manifesté une aptitude spéciale quelconque, vite on le pousse dans cette voie. On le spécialisera jusqu'à l'idiotie, on en fera un monstre à exhiber, comme ce pauvre bambin de sept ans qu'on put voir un jour diriger un orchestre. Tous prodiges! Tous histrions! C'est ce qui se paie le plus. Les maîtres sont à l'unisson. Les savants eux-mêmes, comme le remarquait déjà Malebranche, « étudient plutôt pour acquérir une grandeur chimérique dans l'imagination des autres hommes que pour donner à leur esprit plus de force et d'étendue ». Ainsi, ils parviennent à savoir, en plusieurs langues, et parfois la leur même, toutes les choses, comme disait Pierre Laffitte, « sur lesquelles on ne peut rien savoir, et connaissent parfaitement les opinions de ceux qui en ont sur de pareils sujets ».

Il ne s'agit pas de savoir pour prévoir afin de pourvoir, pour nourrir l'esprit, pour développer harmonieusement toutes les facultés mentales, pour éclairer le cœur; mais, en vue des examens, d'être un dictionnaire bipède, d'emmagasiner le plus possible de notions sèches qu'on n'aura jamais le loisir, ni le désir, ni la puissance mentale de classer, d'ordonner et de vivifier; au mieux, de savoir ce que les autres ne savent pas, pour étonner. En définitive, on ne poursuit que le succès immédiat et pécuniaire.

Il y a plus d'un demi-siècle, Proudhon avait pu dire : « Le talent est d'ordinaire l'attribut d'une nature disgraciée en qui l'inharmonie des aptitudes produit une spécialité extraordinaire, monstrueuse ». Un tel talent ne tend qu'au parasitisme. Et les parents ne demandent pas autre chose à l'instruction, à l'éducation, que de provoquer ou de développer cette inharmonie tératologique.

En Espagne et en Chine, aujourd'hui encore, les

mendiants savent susciter chez les enfants les mieux constitués d'effrayantes difformités ou de répugnantes maladies. Nos parents les plus respectables traitent de même l'âme de leurs petits. Ils se détournent de la vraie fin humaine de l'éducation pour suivre en somnâmbule les vaines chimères de leur vanité et de leur cupidité.

Ici, Taine est encore à citer : « L'effet principal et final est la *disconvenance croissante de l'éducation et de la vie*. Aux trois étages de l'instruction pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, la préparation théorique et scolaire sur des bancs, par des livres, s'est prolongée et surchargée, en vue de l'examen, du grade, du diplôme et du brevet, en vue de cela seulement et par les pires moyens, par l'application d'un régime antinaturel et antisocial, par le retard excessif de l'apprentissage pratique, par l'internat, par l'entraînement artificiel et le remplissage mécanique, par le surmenage, sans considération du temps qui suivra, de l'âge adulte et des offices virils que l'homme fait exercera, abstraction faite du monde réel où tout à l'heure le jeune homme va tomber, de la société ambiante à laquelle il faut l'adapter ou le résigner d'avance, du conflit humain où, pour se défendre et se tenir debout, il doit être, au préalable, équipé, armé, exercé, endurci. Cet équipement indispensable, cette acquisition plus importante que toutes les autres, cette solidité du bon sens, de la volonté et des nerfs, nos écoles ne le lui procurent pas; tout au rebours, bien loin de le qualifier, elles le disqualifient pour sa condition prochaine et définitive. Partant, son entrée dans le monde et ses premiers pas dans le champ de l'action pratique ne sont le plus souvent qu'une suite de chutes douloureuses; il en reste meurtri, et pour longtemps, froissé, parfois estropié à demeure. C'est une rude et dangereuse épreuve;

l'équilibre moral et mental s'y altère et court risques de ne pas se rétablir; la désillusion est venue, trop brusque et trop complète, les déceptions ont été trop grandes et les déboires trop forts; le jeune homme a subi trop de crève-cœur. »

Et voilà, de plus, un sot, un révolté, parfois un dangereux aventurier, toujours un parasite.

Nous y tenons. Même la guerre ne détourna pas la bourgeoisie d'abrutir ses enfants. Aux plus tragiques instants, elle ne laissa pas de se préoccuper du « trouble » que les événements causaient aux « études » et surtout aux examens. Et elle obtint aisément qu'ils fussent facilités. Mourir, soit; mais bachelier. En apprenant que les lycées de jeunes filles rouvraient leurs portes, dès octobre 1914, des journalistes s'extasièrent.

Plus tard, ils intimèrent aux examinateurs d'avoir à recevoir en bloc les jeunes candidats qui s'étaient battus. Et le sentiment public les approuvait.

La « disconvenance » de l'éducation bourgeoise et de la vie que dénonça Taine put se vérifier une fois de plus. Au reste, le mal ne serait pas grand si toute cette folie était restée confinée dans la grande bourgeoisie, si, au-dessous, toujours prête à la remplacer, une réserve, dans le peuple, s'était maintenue saine de corps et d'esprit. Mais la contagion s'est étendue. L'avarice et le goût du faste se sont démocratisés. D'ailleurs, ils ont été prônés comme des vertus et un idéal. La manie de l'épargne surtout s'est propagée dans le prolétariat, et l'esprit de lucre avec. Ce n'est pas au pauvre qu'il appartient d'épargner. D'abord pour cette raison que Guyau a judicieusement présentée : « Il y a souvent antinomie entre la prévoyance économique, qui a deux termes, — épargner l'argent à outrance, dépenser ses forces à outrance, — et la prévoyance hygiénique et morale, qui consiste

à épargner sa santé et à ne dépenser ses forces que dans la mesure où la dépense, rapidement réparable, constitue un exercice au lieu d'un épuisement. »

Les diplômés, le surchauffage des examens, la préparation d'érudits, de virtuoses, d'athlètes batteurs de records, c'est-à-dire d'infirmes physiques, mentaux et moraux, ont été mis à la portée de tous. On alloue des « bourses » aux plus pauvres, on décerne des prix de toutes sortes, on encourage tous les « arts », — hormis celui de vivre. Avec l'extension formidable des classes moyennes et, conséquemment, de tous les parasitismes, les exploiters de « talents » marchands sont légion. Ils sont trop. Nous regorgeons de champions, de basochiens, d'orateurs, d'artistes, de littérateurs.

Chaque année, nos écoles primaires distribuaient 220.000 certificats d'études ; nos établissements d'enseignement secondaire fabriquaient près de 8.000 bacheliers ; nos grandes écoles et Facultés, 10.000 ingénieurs, licenciés, docteurs, agrégés.

Nous avons trois fois trop d'avocats et de médecins, 40 0/0 de ceux-ci gagnaient moins de 4.500 francs par an ; mais nous manquions d'agriculteurs, d'ouvriers habiles, de négociants exportateurs et de capitaines d'industrie.

Pour cultiver notre sol, pourtant si fertile, nous devions faire appel aux Italiens, aux Belges, aux Polonais, nous commençons à appeler les Berbères et les Chinois. Sans compter les naturalisés (3.000 par an), en 1913, il y avait 1.200.000 étrangers en France, dont 150.000 chefs d'établissement.

A la source de tant d'insanités léthifères, il y a le préjugé égalitaire et son ferment d'envie. L'âpre compétition des prétendus droits de chacun s'est substituée au calme sentiment du devoir. Autre facteur de névroses : Les places se comparent de bas en haut,

par rapport à soi, à ce qu'on en peut tirer d'avantages personnels, non de haut en bas, en considérant d'abord ce qu'elles exigent de vertus pour être dignement occupées. Ainsi, parce que l'argent, le pouvoir ne confèrent plus que des droits absolus, tous veulent posséder sans savoir administrer, tous veulent diriger sans jamais avoir appris à obéir. L'esprit égalitaire a provoqué l'universel arrivisme. Nul ne se tient plus à être ce qu'il est et à l'être le mieux possible.

Or, il n'est pas de petit boutiquier, si maigre que soit son budget, qui ne puisse envoyer son fils au lycée et sa fille au Conservatoire (1). Il n'est pas de pécore, si dépourvue qu'elle soit de sensibilité artistique, qui ne puisse décrocher un prix de piano ou de tragédie ; il n'est pas de potache, si cancre, d'esprit si obtus soit-il, dont on ne puisse faire un bachelier ou un licencié. Il n'est besoin que d'une bonne mémoire et de n'avoir pas une personnalité trop accentuée. Qui sait dans quelle mesure la paresse, les vices, l'alcoolisme, la folie et le crime résultent des vocations contrariées ? C'est le malheur d'une vie que d'aller contre son sens. La plupart de ces dévoyés eussent fait d'honorables mères de familles, d'excellents ouvriers manuels ou cultivateurs. Et, d'autre part, parmi les ouvriers et paysans, combien de réels artistes eussent pu se former, combien d'intelligences puissantes eussent pu se nourrir et s'épanouir !

La hideuse soif de l'or a tout faussé, — les mobiles comme le but. Non seulement elle est cause que la race se reproduit dans les plus mauvaises conditions et, par le malthusisme, en arrive même à ne se pas reproduire assez, au suicide lent ; mais elle détermine la plus absurde répartition des fonctions, un gaspil-

(1) En pleine guerre, le Conseil municipal de Paris songea à créer un Conservatoire de musique.

lage insensé des forces dont dispose encore une race anémiée.

V. — Enseignement et éducation.

De tous côtés, on parle de réformer l'enseignement. Des universitaires comme M. Maurice Croiset vont jusqu'à demander la suppression du baccalauréat en ces termes :

« Au point de vue pédagogique, le baccalauréat encourt justement le reproche d'être un examen encyclopédique, et par conséquent superficiel. Le diplôme de bachelier représente en général une certaine moyenne de connaissances et d'ignorances qui sont censées se compenser, mais qui peuvent fort bien ne répondre à rien de vraiment solide. D'ailleurs, la forme même de l'examen le rend sujet à bien des chances et à bien des hasards. Elle oblige les candidats à des récapitulations hâtives, où la mémoire a plus de part que la réflexion ; et elle les habitue à travailler en vue de certaines épreuves spéciales, de certaines interrogations prévues, sans leur permettre de s'attacher librement à ce qui les intéresse et leur serait par suite le plus profitable. Ajoutons, enfin, que le baccalauréat a le tort d'assimiler à des valeurs réelles les plus lamentables médiocrités.

« Au point de vue social, l'attrait qu'il exerce, en raison précisément de ce qu'il offre l'apparence illusoire d'un brevet d'éducation complète, produit les plus fâcheux résultats. Il détourne bon nombre de jeunes gens de la voie où leurs aptitudes auraient dû les engager. Il les attache à des études qui ne leur conviennent pas et d'où ils ne tirent, par suite, aucun

profit. C'est, dans notre société démocratique, mais où les préjugés de classes sont loin d'avoir disparu, un générateur de déclassés. »

Déclassés ? Entendons-nous. Il est un déclassement qui serait plutôt à encourager. Ce serait une réadaptation, un reclassement. Le baccalauréat, au contraire, maintient l'apparence en détruisant la substance. Du meilleur, il fait un inutile ; et du médiocre un malheureux.

Mais il est inhérent à l'enseignement d'État. Les lycées et les Facultés seraient bientôt désencombrés si l'on n'y obtenait point des titres au parasitisme.

D'autre part, quand c'est l'argent qui fixe le rang, il importe de cultiver la mémoire surtout. Elle est la faculté la plus répandue et la plus facile à développer. Elle est un reflet qui permet de briller, de paraître savoir. Le psittacisme dispense de jugement et de méthode. Répéter les formules livresques suffit à qui ne se propose que de réussir ou de fuir les responsabilités d'un service social. L'engouement pour les professions libérales en est un exemple. D'abord, parce que, dans ces professions, les conséquences des fautes professionnelles, de l'impéritie et de la sottise sont moins directes, moins vivement senties. Chez le fonctionnaire et le politicien, elles sont même complètement annulées. Pour eux, c'est toujours la société qui endosse. Un journaliste peut émettre toutes les bourdes imaginables, amener des désastres, les événements peuvent le démentir outrageusement, il en sera quitte pour proclamer le contraire avec autant d'aplomb. Il en est un qui, en avril 1917, écrivait que la Révolution russe était la plus grande victoire de tous les temps remportée par l'Entente. En février 1918, reconnaissant enfin les conséquences de cette « victoire », il criait : « Vive le tsar ! » Les lecteurs ne s'en aperçurent même pas.

Cependant, un commerçant, un agriculteur, un industriel paient chèrement toutes leurs maladresses, et parfois celles des autres.

M. Georges Hersent préconise l'extension de l'enseignement professionnel, technique. « L'enseignement supérieur normal, demande-t-il, ne devrait-il pas être un enseignement technique? » Ce serait une autre erreur. Le général est aussi une spécialité. Avec les amasseurs de matériaux et les manœuvres, il faut aussi des constructeurs et des architectes. La haute culture désintéressée est la fleur au pollen fécond de la civilisation.

La réforme profonde que nous devons effectuer ne consiste pas en des modifications de programme. Il nous faut remonter à la source et, là, libérer l'enseignement. Le spirituel n'est pas une fonction de l'État. Le génie intellectuel n'éclôt que dans l'indépendance économique et politique. Il faut ensuite que les postes d'administration et de direction que confèrent la compétence, l'intelligence ou la fortune soient non point diminués de leurs avantages, de leur prestige et de leurs privilèges, mais munis de leurs responsabilités et chargés de tous leurs lourds devoirs. C'est là, d'ailleurs, le plus efficace moyen de sélection.

De même pour l'éducation. Elle sera faussée si l'égotisme est encore à la racine.

« Il importe bien moins d'instruire l'esprit, a dit Ruskin, que de construire l'âme, de la construire saine, vigoureuse, résistante, capable d'effort et d'attention, joyeuse de son énergie; de lui apprendre l'obéissance, la fierté, la tenue; de l'adapter entièrement, pour une certaine fonction, à la société où elle a sa place; de la dresser suivant les lignes et les axes qui feront son style; bref, de produire des créatures humaines de valeur, c'est-à-dire belles, vigoureuses, efficaces. »

Ce n'est pas seulement par des procédés plus ou moins nouveaux, comme le croient nos réformateurs, développer la vigueur physique, l'énergie du caractère, les connaissances et l'intelligence. Toutes ces forces de l'individu peuvent être employées au mal. On souhaite qu'un assassin ait moins pratiqué les sports et qu'un gremlin soit moins intelligent.

C'est que l'instruction est nocive et l'éducation vaine si une doctrine, à la base, ne discipline les instincts, n'inculque les devoirs essentiels de chacun envers tous et n'organise le dévouement.

VI. — L'hérédité sociocratique

La dégénérescence, la dépopulation ont une cause sociale. C'est à la cause qu'il faut remonter. Ranimons les motifs sociaux, rappelons le devoir, remettons en honneur la joie de servir. Et ce sera, d'abord, nous émanciper du bas et tyrannique fétichisme de l'argent.

Comment? — C'est toute l'éducation à reprendre.

A ne l'envisager que sous le rapport de son influence directe sur l'accroissement de la population et le relèvement de la race, on reconnaîtra que cette éducation doit être essentiellement positive. Son but sera de rendre l'homme apte au concours le plus efficace en lui assurant la plus grande indépendance.

Elle accroîtra réellement la valeur de l'individu (1).

(1) Puisque tout s'estime en chiffres, il n'est pas sans intérêt de publier ici cet extrait d'une ingénieuse étude statistique de M. Barriol : « On peut classer les pays « dans l'ordre de valeur sociale moyenne » que nous considérons comme représentative de leur développement économique :

« 1 États-Unis	• 23.600 Fr. (100)
« 2 Angleterre	20.700 (74)

Elle élèvera réellement. Elle formera l'être social. Entendons-le: vigoureux, sain, hardi, droit, heureux, le mieux adapté à la fonction pour laquelle il a des dispositions, le plus propre à vivre avec ses semblables, à comprendre, pour le mieux servir, l'ensemble dont il fait partie, d'abord la famille, puis la profession, ensuite la patrie, enfin l'Humanité.

De tous les hommes, hormis quelques exceptions, on peut tirer un service social: « Éliminer les non-valeurs », répètent l'eugénique et le malthusisme en indiquant des procédés de sélection dont le moindre défaut est d'être inopérants. Révéler, développer, utiliser toutes les valeurs, dirons-nous.

N'attendons pas de l'éducation qu'elle crée. Ce serait aller au devant des déceptions. Il n'est pas de parchemin estampillé qui puisse faire d'un crétin surchauffé et pourvu de quelque mémoire un porteur de flambeau. L'éducation peut atténuer, faire dévier les mauvais instincts; elle peut garder, développer les bons. C'est là tout. Elle s'applique à la qualité, au moral. Elle n'opère que sur une matière donnée, et c'est tout ce que l'hérédité a transmis.

Ainsi, nous avons à former l'homme pour les services qu'il peut rendre, pour la place qu'il doit

« 3 Empire Allemand.	16.900 Fr. (60)
« 4 Suisse	15.100 (54)
« 5 France.	14.500 (52)
« 6 Suède et Norvège.	14.000 (50)
« 7 Autriche-Hongrie	13.600 (48)
« 8 Belgique	12.800 (46)
« 9 Italie.	11.000 (40)
« 10 Russie d'Europe.	10.100 (36). »

Au XVIII^e siècle, le Français tenait encore le premier rang; au début du XIX^e, le second; il y a trente ans, le troisième. Cette rapide rétrogradation est imputable, principalement, à l'enseignement universitaire, à l'examinomanie, à la diplômanie.

occuper. Aujourd'hui, nul n'y songe, ou de travers. La fonction semble créée pour le fonctionnaire. Celui-ci ne prétend pas seulement à la propriété absolue de sa fonction, à son inamovibilité, mais au droit à l'avancement.

Plus encore que pour l'être physique, la production de l'être social est livrée au hasard. La fantaisie et la vanité des parents, l'argent et le rang qu'il donne fixent les destinées, — quels que soient les goûts et les aptitudes de l'enfant.

Tout n'est pas sottise, néanmoins. C'est d'un bon sentiment, par exemple, qu'un père souhaite d'être dépassé par sa descendance. La sottise, c'est de vouloir que l'enfant fasse semblant d'apprendre le latin parce qu'on est assez riche pour l'envoyer au lycée; c'est de croire que l'apparence du savoir ou du pouvoir, la place que l'on a, non la manière dont on l'a conquise et dont on l'occupe, font honneur; c'est de prendre les honneurs pour l'honneur, et le succès pour de la gloire; c'est de considérer qu'un parfait savetier — même pour le réel savoir — ne vaut pas un diplômé infatué et inutile, un littérateur pornographe, un fonctionnaire briseur d'énergies sociales, un politicien concussionnaire ou un financier fripon.

Certes, l'égalité est une chimère aussi mal fondée que dangereuse; mais la confusion des hiérarchies que l'argyrocratie a déterminée n'est pas moins funeste.

Le mètre de toute grandeur, c'est le devoir. Quand nous en reprendrons l'usage, tout se replacera en ordre, et le savetier passera devant tous les parasites pullulants.

Dans *l'Étape*, M. Paul Bourget a voulu montrer que l'ascension sociale trop rapide n'est pas sans péril. Et, si chaque degré marque plus de droits sur la société et moins de devoirs, il a raison. La stupi-

dité, l'avarice, la prodigalité, la morgue, le faste imbecile des parvenus l'attestent. Il faut, en effet, une préparation pour se livrer au parasitisme avec tempérance quand on dispose d'une puissance sans contrepoids, que rien ne peut plus contenir, comme celle de l'argent. Mais, des classes dirigeantes, on peut attendre autre chose que de savoir digérer avec discrétion. Et d'abord, c'est diriger.

Il y faut beaucoup plus que sous l'ancien régime, il est vrai. Voilà ce que M. Paul Bourget n'a pas vu. Autrefois, les fonctions supérieures n'exigeaient pas toutes les forces de l'individu. Elles n'épuisaient pas, au cours d'une seule existence, les richesses nerveuses accumulées par plusieurs générations. On a connu alors, dans certaines familles, des lignées d'intellectuels, d'artistes, d'hommes d'État. Le social l'emportait moins sur le physique. Les fonctions de direction absorbaient moins. Un débile pouvait tenir, sans inconvénient, un rang élevé. Ce n'était qu'un intérim qui, le plus souvent, laissait les choses en l'état. Les fils venaient ensuite qui valaient mieux. On le voit, les mauvaises chances de l'hérédité physiologique directe qui, par ailleurs, offre de grands avantages, pouvaient être corrigées assez facilement. Enfin, pour une même famille, il y avait plusieurs débouchés : la maison, la cour, les camps, la cléricature. Actuellement, il n'y en a qu'un : l'exercice intensif de l'esprit, ou plutôt de la mémoire, suivi d'une existence préoccupée, trépidante, dispersée, — sans repos parce que sans base, sans joie parce que sans but.

Cependant, les connaissances techniques sont de plus en plus indispensables à l'administration, au gouvernement temporel de notre civilisation industrielle, et l'intelligence générale à la direction spirituelle d'une société de plus en plus compliquée. Au

point où, désormais, il faut porter l'effort cérébral, les fonctions de direction sont immédiatement contraires à la nature humaine. Elles ne peuvent être remplies que par des individualités exceptionnelles qui ne se reproduisent pas et qui sont les fruits rares d'une patiente et austère épargne nerveuse de plusieurs générations. « La société bourgeoise a autant vieilli en un siècle, a-t-on dit, que l'aristocratie en mille ans. Elle s'use en moins de trois générations et ne se renouvelle que par des emprunts constants dans les milieux placés au-dessous d'elle. »

Dans un autre roman, *les deux Sœurs*, contrairement à la thèse soutenue dans *l'Étape*, Paul Bourget reconnaît enfin que toutes les aristocraties, « les industrielles et les financières comme les autres », subissent une crise à la quatrième génération. « On dirait que la nature sociale, désireuse de retremper sans cesse les familles dans le creuset commun, répugne à la fixation des supériorités dans une même lignée. »

De plus en plus, au principe royal de l'hérédité physiologique, dans la famille, dans l'État, dans la société, il conviendra donc de substituer le principe positif, républicain, de l'hérédité sociocratique, — autrement dit la pratique généralisée de l'adoption et le choix libre de son successeur, sous le contrôle de l'opinion publique, par le titulaire d'une fonction de commandement, d'administration ou de richesse quelconque.

VII. — L'assolement dans l'éducation

On aura beau le bourrer de grec et de mathématiques, le fils d'un chef d'industrie, d'un banquier, d'un politique, d'un artiste ou d'un savant sera le plus souvent inférieur à son père. Et d'autant plus que les parents s'y résigneront moins. Plus on forcera cet enfant au système nerveux appauvri, plus on le déprimera. A vouloir qu'il soit ce qu'il ne peut être, on négligera ses possibilités.

Un vieux professeur, après trente ans d'exercice, disait à Taine, en manière de résumé : « La moitié au moins de nos élèves sont impropres à recevoir l'instruction qu'on leur donne. » Aujourd'hui, tant par la surcharge des matières que par l'accroissement des élèves et l'abaissement de la moyenne cérébrale, il conviendrait de dire : « les trois quarts ».

Et M. G. Hersent vient d'écrire : « Il faut absolument débarrasser nos lycées et nos collèges de la masse de sujets, pas nécessairement médiocres, mais doués pour d'autres travaux, que l'on s'acharne à y conserver sans aucun profit jusqu'au baccalauréat. « Conduisez l'homme et le cheval à l'abreuvoir : qu'ils boivent s'ils veulent et quand ils veulent. « L'enfant qui sent le besoin de culture en recevra le bienfait, mais celui qui s'en approche avec dégoût, ne saurait qu'en être dégoûté », dit fortement Ruskin ».

Ce serait le moment d'assoler. On sait que cela consiste, en agronomie, à alterner, sur le même terrain, les plantes épuisantes et améliorantes, salisantes et nettoyantes. « L'assolement en éducation, a dit M. Guyau, devrait être une règle aussi élémen-

taire qu'en agriculture, car il est impossible de cultiver toujours avec succès telle plante dans la même terre, ou telle aptitude dans la même race. Il viendra un jour, peut-être, où on distinguera les occupations susceptibles d'épuiser ou d'améliorer une race, comme on distingue en agriculture les plantes épuisantes et améliorantes. »

Ainsi, il serait bon qu'un fils d'ouvrier anémié fût placé dans une ferme. Quand un bourgeois s'aperçoit que son garçon ne manifeste que du dégoût pour l'étude, avec une apathie ou une nervosité caractéristiques, même avant qu'aucun trouble n'apparaisse, s'il tenait plus à la santé, au bonheur, à la vie de son enfant, à la continuité de sa race, qu'à ses préjugés, à sa cupidité et à sa sottise glorieuse, il devrait en faire un ouvrier ou un cultivateur. En une ou deux générations, les réserves nerveuses se reconstitueraient, et l'on pourrait, chez le descendant le mieux doué, entreprendre de nouveau une autre culture épuisante. Il n'y a pas d'autre moyen de satisfaire l'orgueil familial dans ce qu'il a de légitime et de sensé. Premièrement, vivre. Sinon, en deux ou trois générations au plus, même sans malthusisme, par la fatigue nerveuse croissante et l'arthritisme s'aggravant, il est inévitable que toute famille riche ou seulement aisée s'éteigne. « Rien de plus naïf, dit Guyau, pour qui regarde de haut, que la peur de l'obscurité, la peur de ne pas être « quelqu'un ». Les qualités réelles d'une race ne se perdent pas pour n'être pas mises à jour immédiatement; elles s'accumulent plutôt, et le génie ne sort guère que des tire-lires où les pauvres ont amassé jour à jour le talent sans le dépenser en folies. »

Par contre, dans le peuple des villes et des campagnes, il se trouve des intelligences neuves et robustes qu'une société mieux ordonnée saurait uti-

liser. Parmi les plus pitoyables déçus et les plus redoutables bandits, beaucoup de ces énergies se sont perdues ou égarées parce qu'elles n'ont pu s'exercer dans leur sens. Il y a parfois plus de richesse morale en puissance chez tel réfractaire qui nie toute morale et nargue les lois que chez tant d'honnêtes gens qui se permettent tout ce que la loi ne peut réprimer.

On connaît l'axiome par lequel l'école de Grignon condamne la paresseuse et barbare jachère : « Faire produire à la terre le plus possible, c'est le moyen de l'améliorer le plus promptement. » Il en est de même dans le social. Le moins qu'on puisse reprocher au mode d'éducation en vigueur, aux préjugés héréditaires, c'est de n'être, au mieux, que l'équivalent de la jachère, en suscitant vraiment trop de « producteurs de fumiers », alors que les travailleurs font défaut.

Mais, là-dessus, comment réagir contre des survivances qui ne se justifient plus et les vicieuses habitudes individualistes ? Si c'est trop d'une doctrine positive d'ensemble pour la frivolité de nos contemporains, ceux qui s'inquiètent de la dépopulation française et de la dégénérescence de la race s'arrêteront peut-être à cette considération que le philosophe M. Guyau a formulée ainsi : « La prolongation d'une race dans la même condition sociale est généralement fatale pour la vie de cette race. En effet, toute condition sociale renferme une part de conventionnel, et si l'ensemble des conventions est contraire en un seul point au développement sain de la vie, fût-il favorable sur tous les autres, cette action nuisible, multipliée par le temps, déséquilibrera la race d'une manière d'autant plus sûre qu'elle sera mieux accommodée à ce milieu artificiel. »

Et donc, en attendant une plus complète régénération morale, ce serait à l'opinion publique de le

faire entendre congrûment. Et elle le pourra quand, sachant bien qu'elle dispose de la plus grande puissance morale, ne se gâchant plus à poursuivre l'impossible conquête des forces matérielles, elle s'organisera pour régler celles-ci. C'est alors seulement que les détenteurs de la richesse et du commandement seront persuadés qu'ils ont surtout des devoirs à remplir, et les plus durs.

Que l'ordre réel des grandeurs, des motifs et des mobiles se rétablissent ainsi; que toute puissance soit une fonction sociale, en proportion du devoir de servir qu'elle implique, et l'arrivisme universel — qui détraque, qui pousse au malthusisme, qui ruine la société et tue la race — s'apaisera soudain. Peut-être même faudra-t-il le stimuler. Les héros sont toujours exceptionnels. En tout cas, rien ne détournera plus les parents d'une sage sollicitude et les enfants d'être heureux dans les plus modestes situations. Ce qu'on recherchait dans l'argent et le pouvoir, c'est ce que ces deux forces ne sauraient dispenser. Étant sociales dans leurs origines, comme l'a montré A. Comte, elles doivent être sociales dans leurs fins.

On nous parle de la jeunesse virile des États-Unis, de notre caducité fatale. Analogie facile mais superficielle. Prétexe de la paresse. Si les peuples avaient un âge, ce serait leur aptitude à l'enthousiasme qui indiquerait la rayonnante adolescence. Or, nous ne le cédon pas là-dessus à nos plus chers alliés, à nul autre peuple. Pendant cinquante mois, nos enfants, que tant de morts animaient, ont su mourir magnifiquement. Ils ont forcé l'admiration du monde. Il n'est pas vrai qu'une race vieillisse et dégénère nécessairement. Mais il y a des civilisations qui épuisent et d'autres qui développent. Il y a l'ordre qui vivifie et l'anarchie qui tue.

Imp. André Tournon, 257, rue Saint-Honoré. — Paris.

Les publications du *Groupe Auguste Comte* seront envoyées gratuitement aux hôpitaux et œuvres militaires, aux bibliothèques des bourses du travail, des syndicats, des coopératives, des universités populaires, etc.; enfin, aux soldats du front qui nous les demanderont directement.

On s'associera à notre effort en s'abonnant ou en aidant à la diffusion de nos brochures.

Le prix d'abonnement à la série de six brochures, dont chacune n'aura pas moins de 40 pages, est fixé à 4 francs.

Nous enverrons dix exemplaires pour 5 francs; vingt-cinq pour 10 francs; cinquante pour 20 francs; cent pour 35 francs; mille pour 300 francs.

A paraître :

**III. — L'Idéologie délétère
et les Superstitions matérialistes**

par GEORGES DEHERME.

A paru :

I. — La France militante

par GEORGES DEHERME

(En vente chez les principaux libraires et dans les gares. Envoi franco, 0 fr. 75).

DU MÊME AUTEUR

L'Afrique occidentale française. Action politique. — Action économique. — Action sociale. (Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France). — Un vol. in-8, 528 pages, 1908. (Bloud, éditeur). 6 fr.

La Démocratie vivante. — Un vol. in-8, 402 pages, 1909. *épuisé.*

Auguste Comte et son œuvre : le Positivisme. Un vol. in-16, 128 pages, avec deux portraits hors texte, 1909. (Groupe Auguste Comte). 2 fr. 50

La Crise sociale. Un vol. in-16, 380 pages, 1910, 3^e édition. (Bloud, éditeur). 4 fr. 50

Croître ou disparaître. La loi de Malthus. — La surpopulation. — Le néo-malthusisme. La dépopulation française. — Ses facteurs. — Les expédients. — La solution positive. 1 vol. in-16, 270 pages, 1910. (Perrin, éd.) 4 fr. 50

Les Classes moyennes. Étude sur le parasitisme social. Un vol. in-16, 320 pages, 1912. (Perrin, éd.). 4 fr. 50

Le Pouvoir social des femmes. Un vol. in-16, 280 pages, 1914. (Perrin, éd.). 4 fr. 50

PARAITRA PROCHAINEMENT

Penser pour agir. (Grasset, éd.). 4 fr. 50